Didier COURBET, dir., *Objectiver l'humain ? Volume 2 :
Communication et expérimentation*

Paris, Hermès, Lavoisier, coll. Ingénierie représentationnelle et
constructions de sens, 2011, 240 p.

Julien Intartaglia

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6750>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.6750

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2012

Pagination : 314-316

ISBN : 978-2-8143-0120-7

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Julien Intartaglia, « Didier COURBET, dir., *Objectiver l'humain ? Volume 2 : Communication et expérimentation* », *Questions de communication* [En ligne], 21 | 2012, mis en ligne le 18 décembre 2012, consulté le 27 octobre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6750> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.6750>

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

mêmes. Les connaissances « communes » issues de la psychologie de tous les jours donnent à croire que nous nous connaissons et que nous connaissons les autres, alors qu'on ne connaît que notre valeur et celle des autres dans un système social déterminé et au regard de celui-ci. Cependant, par une « erreur » de jugement, la valeur sociale des comportements d'une personne (réussir une opération de mathématiques complexes) devient la personne elle-même (elle est intelligente). Les nombreuses évaluations que notre système libéral nous conduit à faire (par exemple dans les organisations ou au travail) conduisent à multiplier ce type d'erreur épistémologique sur les autres, structurant notamment nos relations et nos communications sociales mais également l'image que nous avons de nous-mêmes. C'est le cas de l'étiquetage conduisant à personnaliser et internaliser les attentes sociales. Jean-Léon Beauvois explique comment au quotidien, dans nos relations avec les autres, nous percevons et portons des jugements sur eux. Il indique notamment comment, par des raccourcis de jugement, ceux que nous considérons comme étant des « gens biens » sont en fait des personnes considérées comme étant « économiquement » et socialement utiles et/ou à l'aise dans les relations interpersonnelles. Enfin, en conclusion, il en appelle à une réaction collective : c'est en réinvestissant le pouvoir social que chaque personne et citoyen pourra retrouver le goût de participer à une véritable démocratie, sous forme d'autogestion où la persuasion jouera un véritable rôle social, favorable au sein des débats sociaux.

À notre connaissance, le livre propose la première théorie critique analysant les impacts du système libéral à la fois sur la communication médiatique et sur les interactions interpersonnelles. En plus de son intérêt idéologique, un autre atout du livre est qu'il explique, à l'aide de récentes expérimentations en psychologie sociale impliquant notamment les médias (tv, internet...), comment s'opèrent les influences sournoises et quels sont les processus impliqués pour former et changer – à l'insu de ceux qui pensent qu'ils sont libres – leurs cognitions sociales et leurs comportements. En sciences de l'information et de la communication, les théories critiques, telles les théories de l'hégémonie des médias, qu'elles soient d'orientation néo-marxiste ou non, trouveront dans ce livre des résultats expérimentaux soutenant leur thèse et permettant d'expliquer pourquoi les idéologies libérales se « transmettent » si efficacement *via* les médias. Les récents modèles psychosociaux expliquent que les influences opèrent à travers des processus non conscients, mobilisant

la mémoire implicite et n'impliquant pas forcément que les récepteurs soient cognitivement « actifs ». Ainsi le lecteur trouvera-t-il comment fonctionnent la simple exposition, le conditionnement évaluatif, l'amorçage, le modelage... S'il existe un regret, celui-ci ne concerne pas le livre lui-même car il est novateur dans la démonstration qu'il propose, à une époque où les critiques envers le libéralisme n'ont jamais été aussi prégnantes.

Le regret, qui est davantage une demande adressée à l'auteur, concernerait davantage l'œuvre de Jean-Léon Beauvois. On se demande si l'auteur n'en est pas à un stade où on est en droit de lui réclamer, à l'avenir, un essai programmatique qui, partant de sa vision de la société, serait entièrement dédié à des propositions politiques, déclinées dans différents domaines sociaux : éducation, médias, culture, écologie, justice, santé... et qui ferait écho aux livres programmatiques, bases potentielles d'actions collectives, telle *La voie* d'Edgar Morin (Paris, Fayard, 2011). En attendant (espérant) que ce vœu soit exaucé, nous recommandons la lecture des *Influences sournoises*, lecture indispensable pour le spécialiste de communication et de sciences sociales, étudiant comme chercheur, qui souhaite mieux comprendre et réfléchir sur les influences de la communication médiatique et la manière dont on aborde les autres dans la communication interpersonnelle, à l'ère des démocraties libérales.

Didier Courbet

IRSIC, université Aix-Marseille
didier.courbet@univ-amu.fr

Didier COURBET, dir., *Objectiver l'humain ? Volume 2 : Communication et expérimentation*.

Paris, Hermès, Lavoisier, coll. Ingénierie représentationnelle et constructions de sens, 2011, 240 p.

Ce livre collectif se veut une présentation à la fois rigoureuse et critique de la méthode expérimentale et de ses apports pour les recherches en sciences de l'information et de la communication. Si comme les autres méthodes de recherche, la méthode expérimentale est une stratégie de recherche au service d'une problématique, le livre explique que c'est sans doute la seule méthode qui permet de construire des modèles et connaissances scientifiques réfutables, au sens de l'épistémologue Karl Popper. Cette caractéristique lui confère un statut épistémologique particulièrement heuristique pour les sciences de l'information et de la communication (*sic*) et, plus globalement, pour les sciences humaines

et sociales. Dès la préface, Jean-Léon Beauvois explicite certaines caractéristiques de la méthode expérimentale et place d'emblée la barre assez haute sur le plan épistémologique. Pour lui, il s'agit de différencier les significations des déterminations dans la construction des connaissances scientifiques dans nos disciplines.

L'objectif général du livre est de montrer que l'utilisation raisonnée de la méthode expérimentale contribue au développement de normes épistémiques qui permettent la mise en œuvre de stratégies cognitives efficaces du point de vue du progrès de la connaissance en sic. Pour le directeur de l'ouvrage, Didier Courbet, il ne s'agit pas de prôner la suprématie d'une méthode sur une autre, ni même d'une épistémologie sur une autre mais, pour un champ pluridisciplinaire comme les sic, d'élargir l'éventail des méthodologies pour, notamment, accroître le nombre des « objets possibles ». En effet, si les recherches inscrites dans le champ institutionnel des sic en France se veulent pluridisciplinaires en mobilisant des ressources théoriques en provenance d'un grand nombre de disciplines issues, dans une large mesure, des sciences humaines et sociales, elles ne font appel qu'à un nombre limité de méthodologies issues de ces disciplines. Les formations universitaires et la littérature françaises en sic témoignent de la préférence accordée aux méthodes de recherche critique ou qualitative (notamment sémiotique). Si cette préférence méthodologique est expliquée par l'histoire des sic, le faible développement de la méthode expérimentale, d'une part, empêche les chercheurs de développer certaines problématiques communicationnelles et, d'autre part, les prive d'une possibilité de solidifier ou compléter leurs résultats ou théories inscrits dans des problématiques où traditionnellement l'expérimentation n'est pas pratiquée. Parce que les sic ont tout à gagner à utiliser un éventail le plus large possible de méthodologies, une utilisation réfléchie de la méthode expérimentale au service des problématiques d'information et de communication nécessite de penser l'articulation de la méthode expérimentale avec les autres méthodes. Pour pratiquer de manière heuristique la pluridisciplinarité, les chercheurs ont besoin « d'une caisse à outil » la plus complète et diversifiée possible, assurant à la discipline une réelle pluralité méthodologique. À plusieurs reprises d'ailleurs, les auteurs prônent une pluralité épistémologique, méthodologique et théorique en sic.

Le livre propose une alternance entre présentation formelle, à dominante théorique, et chapitres de

concrétisation pratique dans un cadre applicatif donné, qui permet aux lecteurs de mobiliser, à leur tour, les méthodes et outils proposés. Les objectifs de ce volume sont multiples. Premièrement, dresser un panorama des différents types de méthodes expérimentales utilisées pour étudier les phénomènes d'information et de communication (expérimentation en milieu contrôlé, expérimentation de terrain, quasi-expérimentation) en expliquant les procédures d'application de manière compréhensible par les non-initiés. Le premier chapitre présente la méthode expérimentale d'un point de vue pratique et développe ses fondements et ses enjeux épistémologiques pour les sciences de l'information et de la communication et, plus généralement, pour les sciences humaines et sociales à vocation pluridisciplinaire. Ce chapitre permet au lecteur peu initié avec les différentes méthodes expérimentales (sur le terrain ou en milieu contrôlé), de construire une problématique, des hypothèses et un plan d'expérience rigoureux. Les validités, limites et éthique de l'expérimentation sur l'humain social sont également abordées.

Deuxièmement, chaque chapitre montre comment la méthode expérimentale est concrètement utilisée pour répondre à des questions de recherche fondamentale ou appliquée dans différents domaines des sciences de l'information et de la communication. Dans le chapitre sur la communication environnementale et la communication persuasive/engageante, Françoise Bernard, Séverine Halimi et Didier Courbet expliquent les spécificités de la méthode expérimentale en communication environnementale et illustrent par des recherches appliquées qu'ils ont effectuées dans le contexte de la protection de l'environnement et des économies d'énergie.

Dans le chapitre sur la méthode expérimentale appliquée à la communication médiatique, Annette Burguet, Emmanuel Marty et Pascal Marchand partent de l'analyse de discours pour arriver aux questions liées à la réception des médias. Plusieurs recherches expérimentales ou quasi-expérimentales y sont expliquées en détail. Françoise Anceaux, Sylvia Pelayo et Marie-Catherine Beuscart-Zéphir développent ensuite un chapitre sur la communication fonctionnelle au sein des organisations avec un cas particulièrement développé lié aux prescriptions hospitalières. Ensuite, un chapitre est dédié aux recherches expérimentales appliquées à la communication de santé publique (Audrey Marchioli et Didier Courbet). D'une part, les auteurs expliquent comment sont reçus et comment influencent les messages de santé publique, générant notamment de la peur (campagne de prévention) et,

d'autre part, comment il est possible d'améliorer les campagnes de communication avec la communication engageante (pour la prévention du sida). Le dernier chapitre est consacré à l'utilisation de la méthode expérimentale dans le contexte de l'information et des médias. Patrick-Yves Badillo, Dominique Bourgeois, Jean-Baptiste Lesourd et Steven Schilizzi expliquent l'intérêt de la méthode expérimentale utilisée dans un contexte d'économie pour appréhender les processus d'information et de communication.

Outre ses intérêts pédagogiques pour les lecteurs non initiés aux différentes méthodes expérimentales, un des intérêts du livre réside dans le fait qu'il aborde également les principaux soubassements épistémologiques, les questionnements éthiques et les limites de l'expérimentation dans l'étude des phénomènes d'information et de communication. Pour les passionnés d'épistémologie, on notera un chapitre particulièrement approfondi sur l'épistémologie comparée et la pluralité des méthodes en sic (p. 52). Dans la mesure où ce livre, très stimulant, est le premier en langue française qui traite de la méthode expérimentale dans le champ de l'information, de la communication et des sciences des médias, il est un outil que tout bon chercheur, débutant ou expérimenté, doit posséder dans sa bibliothèque. S'il présente de façon claire et pédagogique, les démarches, l'épistémologie qui les sous-tend et différents champs d'application, nous avons un peu regretté que les auteurs fassent le choix, certes délibéré et assumé, de ne pas développer un chapitre expliquant, plus en détail, les méthodes statistiques. Il est vrai que développer davantage les aspects mathématiques aurait sans doute alourdi le contenu et éloigné le livre de ses objectifs pédagogiques prioritaires.

Julien Intartaglia

Business School of Administration Neuchâtel (Suisse)

julien.intartaglia@he-arc.ch

Patrick DENDALE, Danielle COLTIER, éds, *La prise en charge énonciative. Études théoriques et empiriques*. Bruxelles, Éd. De Boeck/Duculot, coll. Champs linguistiques, 2011, 256 p.

La notion de « prise en charge » est aujourd'hui communément employée en linguistique par de nombreux chercheurs travaillant dans des cadres théoriques très divers : études de polyphonie discursive, théorie des actes de langage, théorie des opérations énonciatives... Cette diversité ne contribue pas peu à obscurcir sa conception. En effet, elle laisse apparaître des divergences importantes dans la façon

dont elle peut être théorisée afin d'être utilisable et utilisée en linguistique. Mais, par-delà ces difficultés, chacun s'accorde à reconnaître qu'il est impossible d'écarter la notion de « prise en charge » dans l'étude de l'énonciation et des énoncés. L'objectif, et tout l'intérêt d'ailleurs, du présent volume est de proposer une réflexion collective sur ce terme, qui permet de préciser le contenu de la notion de « prise en charge » en la distinguant, d'une part, de notions connexes (modalisation, assertion, responsabilité, source, origine, engagement, désengagement, effacement énonciatif, distanciation, polyphonie, argumentation, etc.) et, d'autre part, en l'intégrant à des terminologies homogènes au lieu de la réduire à n'être qu'un terme semi-technique. Au-delà du portail introductif des éditeurs, douze contributions se partagent le volume et contrastent études générales et théoriques d'une part, études empiriques d'autre part. Mais toutes, selon des modalités propres à chacune d'elles, posent une ou plusieurs des questions suivantes : qui prend en charge ? Qu'est-ce qui est pris en charge ? Occasionnelle, la prise en charge nécessite-t-elle des marqueurs particuliers, ou, étant constitutive de toute énonciation, s'inscrit-elle selon d'autres procédés ? Enfin, est-elle absolue ou faut-il envisager des degrés sur une échelle ? Hughes Constantin de Chanay (pp. 19-35) montre que ce concept est composite et qu'il opère à quatre niveaux : épistémique-dialogique, illocutoire, aléthique et argumentatif, parmi lesquels la prise en charge épistémique-dialogique et argumentative dominant hiérarchiquement l'illocutoire. Utilisant les concepts de la sémiotique tensive développés par Jacques Fontanille, Marion Blaise-Colas (pp. 37-54) distingue deux types de prise en charge selon qu'elle est réflexive ou non-réflexive et quatre régimes leur correspondant : la prise de position, la pré-prise en charge, la prise en charge assertive réalisante et la dé-prise en charge potentialisante. Envisageant plus particulièrement l'emploi du tiret double – ce qui est une façon de rendre sa réflexion plus concrète – elle tire la conclusion que celui-ci illustre une complexification de la notion plutôt que deux prises en charge dissociées, celle de la base et celle du fragment interpolé. Maria Luisa Donaire (pp. 55-74) soutient une conception polyphonique : tout énoncé expose à la fois prise et non-prise en charge de son contenu ; dans cette perspective, elle définit cette dernière comme une « stratégie énonciative » qui consiste dans la sélection par le locuteur du point de vue qui détermine pour lui le sens de l'énoncé parmi tous ceux dont les énonciateurs sont à l'origine. Robert Vion (pp. 75-91), quant à lui, définit la notion sous l'angle de la distance que le locuteur construit